

## L'ÂME RUSSE VUE DE LOIN : 1843 - 1850

Les années 1840 démarrèrent fort pour Tourguéniev. Le début de la décennie fut marqué par la fin de son cursus universitaire qui entraîna à son tour les premières interrogations sur l'avenir et sur sa propre destination. Cette même période vit aussi les débuts littéraires de Tourguéniev (*Paracha*, 1843), quelques premiers pas timides vers une carrière littéraire dont il ne pouvait pas imaginer la future ampleur alors. De retour au pays natal après un long séjour universitaire à Berlin, Tourguéniev se retrouvait à la croisée des chemins, transformé par ses nombreux voyages et prêt à entamer une nouvelle étape de sa vie.

Dans le chapitre précédent, nous avons examiné la manière les trois années de séjour à l'étranger contribua à façonner une nouvelle vision de l'Ailleurs et de l'Autre chez Tourguéniev, et d'en acquérir une représentation plus concrète, formée à partir de sa propre expérience de vie en terre étrangère.

Le processus de formation d'une image authentique et cohérente de l'Autre n'était pourtant qu'à ses débuts alors chez Tourguéniev. C'est avec beaucoup de curiosité que le jeune poète découvrait l'Europe durant ses études berlinoises mais son regard restait à la surface, lui permettant de se faire une idée assez sommaire des spécificités des pays qu'il parcourait et des peuples qu'il côtoyait. Tel un peintre qui fait une première ébauche d'un futur tableau, Tourguéniev esquissait les futures images des étrangers dont il faisait connaissance. Faits sur nature, ces premières esquisses servirent de base, dans la deuxième moitié des années 1840, à une exploration identitaire plus approfondie. La seconde partie de la décennie passera pour Tourguéniev sous le signe de nombreux voyages à travers l'Europe, dont notamment un long séjour en France, une première pour l'écrivain. La portée de ses différents séjours et déplacement dépassera largement celle d'une excursion de plaisance en terre étrangère. À la fin des années 1840, Tourguéniev sortira de ses différentes expériences bouleversé dans son sentiment identitaire.

### 1. LE TEMPS DES CHANGEMENTS

#### Un aveu révélateur

En octobre 1873, alors qu'il était en train de travailler à son *Histoire de la littérature russe à travers essais et biographies* (*История русской литературы в очерках и*

биографиях)<sup>371</sup>, l'écrivain et historien Piotr Polevoï fit la demande à Ivan Tourguéniev de lui fournir quelques renseignements biographiques le concernant, afin de pouvoir rédiger le chapitre qui devait lui être consacré. Tourguéniev n'aimait pas, de façon générale, s'étendre sur sa vie privée, mais il envoya néanmoins à Polevoï la biographie qui avait été publiée une année auparavant dans le magazine *Niva*, N°9 du 28 février 1872, et qu'il disait trouver « exacte dans son ensemble »<sup>372</sup>. Il jugea toutefois nécessaire d'agrémenter ce document de quelques commentaires, relatifs à une période de son existence qui lui tenait visiblement à cœur : « В 1848-м году он [Тургенев]<sup>373</sup> совсем было решился оставить Россию и остаться за границей»<sup>374</sup>. Cette même information se voit confirmée dans d'autres écrits à caractère autobiographique de l'écrivain, notamment dans l'introduction à ses *Souvenirs de vie et de littérature* où Tourguéniev dit ce qui suit au sujet des *Mémoires d'un chasseur* dont la plupart furent rédigés à la même époque, à la fin des années 1840 : « «Записки охотника» [...] были написаны мною за границей; некоторые из них — в тяжелые минуты раздумья о том: вернуться ли мне на родину, или нет? »<sup>375</sup>

Que cache cette confession faite *a posteriori* ? Qu'arriva-t-il à Tourguéniev qui le poussât à vouloir changer de pays ? Quelle tournure sa vie prit-elle pour qu'un tel dilemme s'imposât à lui ? Car, en 1843, Tourguéniev semblait être en train de se fixer et de trouver, petit à petit, une sorte d'équilibre dans sa nouvelle vie postuniversitaire : son poème *Paracha* avait été publié et bien accueilli ; il venait de rencontrer Vissarion Béliniski, événement parmi les plus importants de sa vie<sup>376</sup> ; il s'apprêtait à entrer en fonction au Ministère de l'Intérieur, comblant ainsi les souhaits de sa mère de le voir assumer son rôle de représentant de la noblesse. En d'autres termes, en 1843, Tourguéniev était en train de vivre sa vie de jeune homme de vingt-cinq ans plein de projets, et rien ne semblait présager un tel changement de cap. Mais dans les cinq années qui s'écoulèrent entre la publication de *Paracha* et le moment fatidique auquel Tourguéniev fait référence ci-dessus, bien des choses avaient changé dans sa vie. La période

<sup>371</sup> П.Н. Полевой, *История русской литературы в очерках и биографиях*, Санкт-Петербург, 1874.

<sup>372</sup> Lettre à Piotr Polevoï, 17 (29) octobre 1873, Paris.

<sup>373</sup> Dans sa lettre à Polevoï contenant les éléments biographiques demandés, Tourguéniev préféra parler de lui à la troisième personne pour conférer à son écrit un ton le plus objectif possible.

<sup>374</sup> Lettre à Piotr Polevoï, 17 (29) octobre 1873, Paris : *En 1848 il [Tourguéniev] décida de quitter la Russie et de s'établir définitivement à l'étranger.*

<sup>375</sup> И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 241 : *C'est à l'étranger que j'ai rédigé [...] les «Mémoires d'un chasseur» dont certains au moment pénible où je me demandais si je devais revenir dans mon pays natal ou pas.*

<sup>376</sup> En 1868, en rédigeant ses « Воспоминания о Белинском », c'est avec beaucoup de chaleur que Tourguéniev évoquait la « très chère ombre » (« [...] и я вызвал его дорогую тень...») de son défunt ami : И.С.Тургенев, «Воспоминания о Белинском» // И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том одиннадцатый, *op. cit.*, с. 288.

que nous nous apprêtons à examiner dans le présent chapitre – 1843-1850 – fut, pour Tourguéniev, synonyme de changements importants voire radicaux, et ce à plusieurs titres.

Pour commencer, la carrière de fonctionnaire n'était de toute évidence pas faite pour lui et celle-ci ne dura donc pas. Dans une autre note autobiographique, rédigée cette fois à la demande de Mikhaïl Stassioulevitch en 1875<sup>377</sup>, Tourguéniev dit au sujet de ses performances au sein du Département des affaires spéciales dirigé par Vladimir Dal : « [...] служил очень плохо и неисправно и в 1843 году вышел в отставку »<sup>378</sup>. En écrivant ces lignes, Tourguéniev commettait une erreur de chronologie au sujet des dates de ses prestations au sein du Ministère où il fut employé en réalité de l'été 1843 jusqu'en avril 1845. Ce qui est exact, en revanche, c'est son appréciation quant à la qualité de son service : déçu par l'essence même du travail qu'il avait à y fournir<sup>379</sup> et frustré par la rigueur des horaires et des délais imposés par Vladimir Dal à ses employés<sup>380</sup>, l'écrivain ne tarda pas à prendre d'abord un congé sans solde avant de démissionner, de façon définitive, au printemps 1845.

Les activités littéraires de Tourguéniev connurent cependant un essor : après la publication de *Paracha* au début de 1843, ses œuvres parurent régulièrement – à peu près tous les mois – dans des magazines littéraires différents<sup>381</sup>, en particulier dans *Les Annales de la Patrie*<sup>382</sup>, ce qui témoigne bien de la fécondité de son inspiration à l'époque. Il continua à s'exercer à la poésie en écrivant notamment « La Néva » (« Нева ») et « La fleur » (« Цветок ») (les deux en 1843) mais surtout les poèmes « La conversation » (« Разговор »), « Le propriétaire terrien » (« Помещик »), « Andreï » (« Андрей ») publiés en 1845. Toutefois, Tourguéniev s'écarta progressivement de la poésie et, toujours en 1843, il se mit à s'intéresser à d'autres genres littéraires, notamment à la dramaturgie. En 1843, il écrivit sa première pièce de théâtre, *L'Imprudence*, un drame à la Mérimée<sup>383</sup> suivi par plusieurs autres pièces, dont huit furent publiées dans les sept ans qui suivirent<sup>384</sup> : *Sans argent* (1845), *Le fil rompt où il est mince* (1847), *Le Pain d'autrui* (1848), *Le Célibataire* (1849) et *Le Déjeuner chez le maréchal* (1849)

---

<sup>377</sup> À l'occasion de la sortie, en 1875, dans l'édition de F.Salaev, des œuvres complètes de Tourguéniev, Stassioulevitch demanda à l'écrivain de rédiger une brève biographie, ce que celui-ci fit. Il s'agit, à notre connaissance, de la note la plus complète rédigée par Ivan Tourguéniev au sujet de sa vie.

<sup>378</sup> [...] y travaillai très médiocrement et sans implication, avant de démissionner en 1843.

<sup>379</sup> Pour rappel, en rejoignant le Département d'affaires spéciales, Tourguéniev espérait contribuer, ne fût-ce qu'à une modeste échelle, au projet de la réforme paysanne ; dans les faits, sa mission se révéla éloignée de ses espérances.

<sup>380</sup> Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 128.

<sup>381</sup> Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, Центрполиграф, op. cit., p. 227.

<sup>382</sup> Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 129.

<sup>383</sup> *Ibid.*

<sup>384</sup> Tourguéniev écrivit, en 1843, le drame *La Tentation de Saint-Antoine* (*Искушение Святого Антония*) qui resta inachevé et ne fut jamais publié du vivant de l'auteur.

et enfin *Un mois à la campagne*, *La Provinciale* et *Conversation sur la grand-route* (toutes les trois en 1850). En d'autres termes, on peut dire que Tourguéniev rédigea la quasi-totalité de son œuvre dramaturgique entre 1843 et 1850 puisque seulement une de ses pièces – la toute dernière, *Un soir à Sorrente* – vit le jour un peu plus tard, en 1852.

À partir de 1844, l'écrivain se lança également dans la prose en rédigeant les récits « André Kolossof » et « Les Aventures du lieutenant Boubnov ». Mais ce n'est qu'en 1847, avec la publication de « Le Putois et Kalinytch », qu'il commença à véritablement bâtir sa réputation de prosateur. C'est par ce récit qu'allait débiter l'œuvre phare de Tourguéniev *Mémoires d'un chasseur*. Plus de vingt de ses récits et nouvelles parurent dans la presse littéraire russe entre 1843 et 1850.

La critique littéraire ne laissait pas le jeune écrivain indifférent non plus en cette période de sa vie. Dès 1843, il se lança dans la rédaction d'articles critiques qu'il centrait sur les traductions de quelques œuvres célèbres parues à cette époque : en novembre 1843, il écrivit une analyse critique de la traduction, par Fedor Miller, du drame schellingien *Guillaume Tell*, et en 1844, de celle de *Faust* de Goethe, par Mikhaïl Vrontchenko. Les œuvres critiques de Tourguéniev démarrèrent donc à cette période pour ne jamais s'arrêter ensuite.

### Tourguéniev, Bélinski et l'avènement de l'école « naturelle »

Cette diversification des genres, *a priori* soudaine, est en réalité une conséquence directe du rapprochement de Tourguéniev avec Vissarion Bélinski, dès 1843. Bélinski qui, depuis les années 1830, jouissait, malgré son jeune âge, de la réputation de critique compétent et avisé, pressentit les changements que la jeune littérature russe était en train de vivre et initia, dans le sillage des écrits de Nicolaï Gogol, un mouvement littéraire qui, sous le nom d'école « naturelle »<sup>385</sup>, préfigurait le réalisme russe naissant et réunissait sous ses drapeaux des hommes de lettres aux talents très divers : Alexandre Herzen, Dimitri Grigorovitch, Vladimir Dal, Alexandre Droujinine, Nicolaï Nekrassov, pour ne citer qu'eux. Bélinski, théoricien du mouvement, prônait, à travers les différents articles qui traitaient de l'état de la littérature russe (« La Littérature russe en 1841 » (« Русская литература в 1841 году ») (1842), « La Littérature russe en 1842 » (« Русская литература в 1842 году ») (1843), « La Littérature russe en 1845 » (« Русская литература в 1845 году ») (1846) et en particulier « Regard sur la littérature russe

---

<sup>385</sup> Le mouvement appelé l'école « naturelle » prit forme dans les années 1843-1845 sous l'impulsion de Vissarion Bélinski, et connut son apogée entre 1846 et 1848. Les représentants du mouvement prônaient un réalisme donnant une image précise du quotidien des petits gens des villes et des campagnes (Emmanuel Waegmans, *Histoire de la littérature russe*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2003, p. 87).

de 1846» («Взгляд на русскую литературу 1846 года») (1846)), le refus de « l'art pour l'art », la devise de la littérature russe du début du siècle, et investissait les lettres d'une mission particulière : refléter la vie de la société dans toute sa diversité sociale et former les esprits. Dans le discours de Béliński et, à travers lui, dans celui des écrivains de l'école « naturelle », une œuvre littéraire devait représenter la réalité de façon réaliste et exacte quoique non photographique, mais plutôt en mettant à jour les traits typiques propres à chaque groupe social, et surtout étendre son panorama aux couches sociales les plus démunies. Les écrivains adeptes de l'école « naturelle » dirigèrent d'abord leur attention vers la représentation des images urbaines – une démarche qui se refléta notamment dans le recueil *La Physiologie de Pétersbourg* (*Физиология Петербурга*) publié en 1845 dont les œuvres de Béliński, Dal, Nekrassov, Panaïev, etc. mettaient en scène les représentants les plus humbles de la population, vivant dans les coins les plus reculés de la capitale. Mais rapidement, les écrivains « naturels » se mirent à élargir leur champ d'action littéraire vers d'autres classes sociales et notamment vers la paysannerie, une première dans la littérature russe. Dans « Regard sur la littérature russe en 1847 » (« Взгляд на русскую литературу 1847 года »), Béliński justifiait cette démarche dans les termes suivants : « Природа - вечный образец искусства, а величайший и благороднейший предмет в природе – человек. А разве мужик – не человек? – Но что может быть интересного в грубом, необразованном человеке? – Как что? – его душа, ум, сердце, страсти, склонности, - словом, все то же, что и в образованном человеке »<sup>386</sup>.

Tourguéniev côtoya de près Béliński dès 1843. En 1856, dans « Ma rencontre avec Béliński », il raconta les entrevues régulières – quotidiennes – qu'il avait eues avec le critique en été 1843 – « [...] шестичасовые беседы, в течение которых мы с Белинским касались всех возможных предметов, преимущественно, однако, философских и литературных... »<sup>387</sup>. L'ardent et obstiné engagement dont Béliński faisait preuve, selon les témoignages de Tourguéniev lui-même<sup>388</sup>, vis-à-vis de la littérature russe et sa destinée ne laissait pas indifférent et nous pouvons être certains que, grâce à la présence de Béliński aux côtés de Tourguéniev, les années 1840 furent marquées pour ce dernier par une prise de

---

<sup>386</sup> *История русской литературы XIX века*, под редакцией проф. Ф.М. Головенченко и проф. С.М. Петрова, Том I, Государственное учебно-педагогическое издательство министерства просвещения РСФСР, Москва, 1960, с. 399: *La nature est un modèle éternel pour l'art, et l'homme est la partie la plus grande et la plus noble de la nature. Et le paysan, n'est-il pas un homme, lui aussi ? – Mais que puisse-t-il y en avoir chez cet ours mal léché et sans éducation ? – Son âme, bien sûr, mais aussi son esprit, son cœur, ses sentiments et ses goûts – en d'autres termes, ces mêmes choses que l'on trouve chez un homme civilisé aussi.*

<sup>387</sup> И.С. Тургенев, « Встреча моя с Белинским »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том двенадцатый, *op.cit.*, с. 302 : [...] *des discussions de six heures, au cours desquelles Béliński et moi parlions de tous les sujets possibles, mais essentiellement de philosophie et de littérature.*

<sup>388</sup> *Ibid.*, с. 303.

conscience du rôle qu'il pouvait jouer personnellement, à travers l'écriture, dans le processus d'évolution des lettres russes et donc de la société russe. L'adhésion du jeune Tourguéniev aux principes de l'école « naturelle » soutenus par Bélinski ne fait ici aucun doute.

Quoi de plus logique d'observer précisément à cette période cette diversification d'écriture qui fut la sienne ? Il n'est point étonnant de le voir dès lors se tourner vers d'autres genres que la poésie, comme les essais de critique littéraire – parfaite plateforme pour mettre en avant ses opinions en matière de création littéraire -, mais surtout la prose dont les différentes formes – nouvelles, récits, romans – se retrouvèrent au centre de l'attention des écrivains de l'école « naturelle ». Dans les années 1840, Tourguéniev s'essaya même à l'écriture des pièces de théâtre, un genre propice lui aussi, ainsi que l'avait démontré Gogol, à une création plus proche de la réalité. Concernant l'art théâtral, il faut dire qu'un facteur complémentaire vint stimuler la créativité de l'écrivain : la rencontre avec Pauline Viardot et son époux. Si la première pièce de Tourguéniev, *L'Imprudence*, fut écrite peu avant cet événement fatidique, ce dernier contribua sans doute à entretenir son intérêt envers ce genre littéraire.

### Le « facteur Viardot » et l'évolution de l'identité culturelle de Tourguéniev

L'année 1843, marquée par l'avènement de Bélinski dans la vie de Tourguéniev, fut décidément synonyme de rencontres cruciales pour l'écrivain puisqu'elle fut aussi celle de l'apparition des époux Viardot.

En 1843, la cantatrice Pauline Garcia Viardot était engagée par l'Opéra italien de Saint-Pétersbourg où Tourguéniev aimait à se rendre régulièrement et où il put la voir dans le rôle de Rosine, dans le *Barbier de Séville*. Grand amateur d'opéra, Tourguéniev tomba immédiatement sous le charme de la chanteuse, à la beauté pourtant toute relative mais au talent unanimement reconnu par ses contemporains, y compris par d'illustres personnalités : Sand, Berlioz, Liszt, Meyerbeer, Saint-Saëns, Chopin, Musset, etc. La rencontre se fit en novembre 1843 ; par l'intermédiaire d'un ami commun, un certain majeur Komarov, Tourguéniev fit d'abord connaissance avec l'époux de la chanteuse, l'historien de l'art et hispaniste Louis Viardot. Quelques jours plus tard, il fut présenté à Pauline Viardot – un événement qui allait faire basculer sa vie. Ce moment tout spécial à ses yeux fit objet d'une note particulière dans *Mémorial* : «1843. В ноябре знакомство с Полиной»<sup>389</sup>, l'écrivain souligna cette phrase d'un trait, tenant à la mettre en relief.

---

<sup>389</sup> Из парижского архива И.С. Тургенева, гл. ред. И.И.Анисимов, Книга первая, *op.cit.*, с. 341: 1843. *Rencontre avec Pauline en novembre.*

Aujourd'hui, avec le recul du temps et à la lumière des centaines, voire des milliers, de recherches qui furent consacrées à cette question, il est difficile de nier ou de simplement sous-estimer l'impact qu'eut cet évènement sur le cours de la vie de Tourguéniev : en rencontrant Pauline Viardot et son mari, Tourguéniev trouva ce qu'on pourrait appeler son centre de gravité. Toute sa vie ultérieure – ou presque toute – allait être placée sous le signe des Viardot. Ceux-ci exercèrent, durant quarante ans, une force d'attraction de première importance sur Tourguéniev. « Только ею, только любовью держится и движется жизнь »<sup>390</sup>, écrivit Tourguéniev, en avril 1878, dans le poème en prose intitulé « Le Moineau » (« Воробей »). L'histoire d'amour et d'amitié entre Pauline Viardot et Tourguéniev, qui dura quarante ans, fut un facteur important, voire déterminant, ainsi que nous le verrons tout au long de ce travail, dans l'évolution de l'identité culturelle de l'écrivain.

Beaucoup de contemporains de Tourguéniev s'étonnaient de l'attachement dont l'écrivain faisait preuve à l'égard des Viardot et surtout envers Pauline. Varvara Tourguénieva était la première à déplorer les sentiments de son fils envers la « maudite tzigane », une « saltimbanque » et femme mariée de surcroît<sup>391</sup>. L'affection de Tourguéniev envers la chanteuse était effectivement très forte et durable. « Je vous assure que le sentiment que j'ai pour vous est une chose tout à fait nouvelle dans le monde, qui n'a jamais été et qui ne se répètera jamais ! »<sup>392</sup>, écrivit-il à Pauline presque vingt-cinq ans plus tard après leur rencontre. Le talent et le charme de Pauline compensaient largement un physique quelque peu ingrat – maints témoignages de ses amis et connaissances le confirment, comme celui du peintre Ary Scheffer qui confia un jour à son ami Louis Viardot, le fiancé de Pauline à l'époque : « Elle est terriblement laide, mais si je la revoyais à nouveau, je crois que je tomberais follement amoureux d'elle »<sup>393</sup>.

Quant à l'amitié entre Tourguéniev et Louis Viardot, telle qu'Alexandre Zviguilsky la décrit dans l'introduction à son volume *Correspondance Ivan Tourguéniev – Louis Viardot*<sup>394</sup>, elle était fondée sur la communauté de valeurs et d'intérêts que partageaient les deux hommes. Tout comme Tourguéniev, Louis Viardot aimait la musique et la littérature. Il était un homme d'une grande érudition<sup>395</sup>. Les deux hommes étaient également de grands amateurs de chasse,

---

<sup>390</sup> *La vie ne court que par l'amour, c'est son moteur.*

<sup>391</sup> Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.*, с. 28.

<sup>392</sup> Lettre à P. Viardot, 15 (27) février 1867, Baden-Baden.

<sup>393</sup> Patrick Barbier, *Pauline Viardot*, Biographie, Grasset, 2009, p. 28.

<sup>394</sup> Alexandre Zviguilsky, « Introduction » dans Zviguilsky Alexandre, *Correspondance Ivan Tourguéniev – Louis Viardot, Sous le sceau de la fraternité* dans *Cahiers de Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, sous la direction de A. Zviguilsky, Association des amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Paris, N°24, 2000, p. 9-34.

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 17.

une activité qu'ils pratiquèrent souvent ensemble durant leurs années d'amitiés. La relation entre Ivan et Louis fut certes complexe au début, du fait des sentiments qu'ils éprouvaient, l'un et l'autre à des degrés divers, envers la même femme mais cette amitié s'avéra solide et durable car fondée sur le respect mutuel, la communauté d'intérêts et de principes moraux – la loyauté, la fidélité et le sens de l'humain<sup>396</sup>. En parlant des différentes aspirations mutuelles qu'Ivan Tourguéniev et les époux Viardot avaient partagées durant quarante ans d'amitié, Alexandre Zviguilsky insiste sur le côté familial du lien qui les unissait tous les trois : « La mise en commun des intérêts financiers, des occupations quotidiennes, des sentiments, des soucis, la préoccupation pour la santé de l'autre, de son bien-être, les services réciproques portent le sceau de la famille, une famille composée de trois êtres qui ne sont pas du même sang, mais qui sont frères et sœur »<sup>397</sup>. Cette opinion résume bien, à notre sens, la nature des relations qu'entretenaient ces trois personnes. Dans les chapitres suivants, nous verrons que, malgré la réalité de vie parfois complexe, l'intégration de Tourguéniev dans la famille Viardot fut le plus souvent fusionnelle et à ce titre déterminante du point de vue de son sentiment d'appartenance.

Concernant la période que nous sommes en train d'examiner, celle qui s'étala entre 1843 et 1850, plusieurs éléments méritent d'être mis en avant en tant que décisifs du point de vue de certaines décisions prises par Tourguéniev à l'époque. Les années 1840 étaient un temps de découverte mutuelle, une période complexe pour les trois parties : la rencontre en 1843, la naissance des sentiments amoureux dans l'âme du jeune écrivain Tourguéniev envers Pauline, déjà diva à la réputation internationale ; le début de la construction de la relation amicale, forcément complexe au vu de la circonstance précédente, entre Ivan et Louis Viardot, de plusieurs années son aîné, un homme de lettres confirmé et historien d'art réputé. Après avoir rencontré les Viardot en novembre 1843, Tourguéniev passa le restant de la décennie à chercher à se rapprocher d'eux dans un mouvement d'amitié qui semble réciproque<sup>398</sup>. À chaque fois qu'il en avait l'occasion, Tourguéniev suivait les Viardot – surtout Pauline, bien entendu – partout où les engagements théâtraux de la cantatrice les conduisaient : à Berlin en janvier 1847, à Dresde en mai de la même année, mais aussi à Londres ou encore à Paris dans les années qui suivirent. Souvent, entre 1848 et 1850, Tourguéniev profita de l'hospitalité du château familial des Viardot à Courtavenel, même en l'absence des hôtes, lorsque ses rentrées financières ne lui permettaient plus de voyager.

---

<sup>396</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>398</sup> И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*. Издательство Университетское, Минск, 1993, с. 31-44.

Ainsi, on peut dire que, dès le départ, la présence de la chanteuse et de son époux dans la vie de Tourguéniev fut déterminante puisqu'elle l'amena à voyager énormément durant les années 1840 et le fit venir en France ce qui fut une première pour l'écrivain qui, adulte, ne s'était jamais rendu dans ce pays auparavant.

## Les raisons du départ de Tourguéniev en Europe en 1847

Dans l'introduction à ce travail, nous avons eu l'occasion de souligner un chiffre important concernant le nombre d'années qu'Ivan Tourguéniev passa au total en Europe occidentale : près de vingt-sept ans en tout<sup>399</sup>, principalement répartis dans la deuxième moitié de sa vie et plus précisément, dès 1863, lorsqu'il s'établit à Baden-Baden. Cette dernière décision dont nous examinerons les origines dans un chapitre ultérieur, marquait à l'époque une prise de distance quasi définitive par rapport à son pays. À première vue soudain et radical, ce changement fut le résultat d'un cheminement très progressif cependant. La confession que Tourguéniev fit, en 1873, à Polévoï citée tout au début de ce chapitre, montre en tout cas que ce processus s'amorça à la fin des années 1847, bien avant l'installation de l'écrivain en Europe en 1863.

Qu'est-ce qui poussa Tourguéniev d'entamer un long séjour en Europe entre 1847 et 1850 ? La décision de partir pour l'Europe fut prise par lui en tenant compte de plusieurs considérations. Bien sûr, nous n'irons pas jusqu'à affirmer que son départ de la Russie n'avait rien à voir avec les Viardot (et surtout avec Pauline) ; bien au contraire, désireux de se rapprocher de la femme qu'il aimait et de son mari, devenu son ami, Tourguéniev alla d'abord, en janvier 1847, à Berlin où Pauline Viardot se produisait dans la première moitié de 1847 ; il se rendit aussi à Dresde, en mai de la même année, pour les mêmes raisons. On sait également que, lors de ce long séjours européen, le jeune écrivain séjourna à plusieurs reprises à Courtavenel chez les Viardot : en été 1847 et 1848, et surtout durant plusieurs mois en 1849 et 1850, lorsque, privé du soutien financier de sa mère, il fut contraint de fuir la capitale française, désormais bien trop onéreuse pour sa bourse, et de compter sur la générosité de ses amis français qui mirent à sa disposition, en leur absence, leur château familial dans la Brie. Mais l'amitié des Viardot et l'amour envers Pauline étaient loin d'être les seules et uniques raisons qui

---

<sup>399</sup> Ce calcul fut effectué en se fondant sur la chronologie des déplacements et des lieux de séjours de Tourguéniev établie par l'équipe des *Œuvres complètes* d'Ivan Tourguéniev : И.С.Тургенев, *Письма*, Том 1-18// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982-1989.

incitèrent Tourguéniev à quitter la Russie et surtout à prolonger sans cesse ses séjours en Europe.

En effet, lorsqu'on examine les dates, on constate que Tourguéniev demeura en Russie de 1843 à mai 1845 : tout allait bien pour lui à cette époque dans son pays de naissance, il publiait beaucoup, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et il s'essayait au rôle du fonctionnaire auprès du Ministère de l'intérieur. Sur le plan familial, sa situation semblait également relativement stable. Ivan s'occupait beaucoup de sa mère dont il était le seul à pouvoir tempérer le caractère. La pupille de Varvara Tourguénieva, Varvara Jitova, se souvient dans ses mémoires que toute la maisonnée attendait toujours impatiemment l'arrivée du fils cadet de la famille car sa présence adoucissait le tempérament colérique de la *barynia* : « [...] Варвара Петровна при нем и для него точно перерождалась: она, не боявшаяся никого, не изменявшая себя ни для кого, при нем старалась показать себя доброй и снисходительной »<sup>400</sup>.

La situation fut tout autre lorsque, en janvier 1847, Tourguéniev décida de partir à l'étranger. On sait que Varvara Tourguénieva plaçait dans ses fils tous ses espoirs d'une vieillesse digne et tranquille. Or, les voilà devenus scandaleusement désobéissants ! L'aîné, Nikolaï, amouraché de l'ancienne camériste de Varvara, osa épouser cette dernière contre la volonté de sa génitrice et démissionna de l'armée. Quant à Ivan, non content de laisser tomber la carrière de fonctionnaire que sa mère rêvait de le voir embrasser, il tomba amoureux d'une artiste, d'une femme mariée, qu'il suivait à l'étranger à chaque fois qu'il le pouvait, s'éloignant sans cesse du giron maternel. Face à cette déception et à ses frustrations de mère abandonnée, Varvara adopta alors un comportement plus radical ; elle alla jusqu'à leur couper les vivres, les vouant ainsi à une existence sans ressources. Nikolaï Tchernov, un des biographes de la famille Tourguéniev, écrit ce qui suit au sujet du changement dans le comportement de Varvara dans sa chronique de la vie de Tourguéniev : « Лето 1845. В тот период она окончательно утратила душевное равновесие, стала проявлять крайне деспотические черты характера »<sup>401</sup>. On peut dire que, en partant en Europe en janvier 1847, Ivan Tourguéniev allait totalement à l'encontre de l'avis de sa mère et provoquait ainsi une quasi-rupture de sa relation avec elle. Plus jamais la famille Tourguéniev ne retrouva ne fût-ce qu'un semblant de l'entente d'antan, ce qui explique, d'une certaine façon, la raison pour laquelle Tourguéniev chercha tant

---

<sup>400</sup> В.Н. Житова, *op. cit.*, c. 35: *Varbara Petrovna se régénérait véritablement en sa présence et pour lui : elle qui ne craignait personne, qui n'acceptait de déroger à ses habitudes pour qui que ce soit, elle tentait de se montrer bonne et attentive quand il était là.*

<sup>401</sup> Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, p. 232: *Été 1845. Le déséquilibre mental était irrémédiablement installé, et elle commença à afficher des humeurs vraiment despotiques.*

à se rapprocher de la famille Viardot : le moment de leur rencontre coïncide avec la dégradation des relations au sein de la famille Tourguéniev. Nous ne chercherons pas à savoir ici si ce sont ses rapports avec le couple franco-espagnol qui eurent raison de la fragile relation mère-fils ou si, inversement, ce fut l'éclatement de la famille Tourguéniev qui poussa l'écrivain à se rapprocher du chaleureux foyer des époux Viardot. Il s'agit sans doute de la combinaison de ces deux circonstances. Une chose est sûre : si les liens entre Tourguéniev et sa mère avaient subsisté sous leur forme cordiale de quelques années plus tôt, tels que Jitova les décrit dans ses souvenirs<sup>402</sup>, le séjour de Tourguéniev à l'étranger aurait certainement été bien plus court qu'il ne l'a été.

À côté de ces quelques raisons personnelles évidentes qui poussèrent Tourguéniev à franchir la frontière russe pour se diriger vers l'Europe, il y en a également une autre, cette fois d'ordre moral. Lorsqu'on lit « En guise d'introduction » rédigé par Tourguéniev en 1868 en guise d'introduction à ses *Souvenirs de vie et de littérature*, on se rend compte que l'objectif de cet avant-propos consiste principalement à expliquer à ses lecteurs les raisons sous-jacentes qui poussèrent l'écrivain à se tourner vers l'Europe, dès 1838 :

Стремление молодых людей – моих сверстников – за границу напоминало искание славянами начальников у заморских варягов. Каждый из нас точно так же чувствовал, что его земля (я говорю не об отечестве вообще, а о нравственном и умственном достоянии каждого) велика и обильна, а порядка в ней нет.<sup>403</sup>

C'est en ces termes que Tourguéniev formula son explication de la décision d'aller parfaire sa formation universitaire à Berlin ; on peut déduire de ces aveux faits *a posteriori* que les objectifs de ce voyage dépassaient largement les fins académiques. En effet, plus loin dans le même document, l'écrivain explique que le choix qu'il avait fait, étant jeune, de s'éloigner de son pays natal était un choix difficile mais indispensable car il lui avait permis de prendre ses distances par rapport à la Russie et au dysfonctionnement social (le servage) qui lui était propre à cet époque : « Мне необходимо нужно было удалиться от моего врага затем, чтобы из самой моей дали сильнее напасть на него. В моих глазах враг этот имел определенный образ, носил известное имя: враг этот был – крепостническое право»<sup>404</sup>. Une telle prise de

---

<sup>402</sup> В.Н.Житова, *op. cit.*, с. 30-75.

<sup>403</sup> И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 240 : *L'empressement des jeunes de ma génération de se rendre à l'étranger rappelait cette recherche de maîtres par les Slaves chez les Varègues d'outremer. Chacun ressentait tout aussi clairement que sa terre (je ne parle pas de la patrie en général, mais de ce patrimoine mental et spirituel de chacun) était grande et généreuse, mais sans aucun ordre.*

<sup>404</sup> *Ibid.*, с. 241 : *Il est absolument nécessaire que je m'éloigne de mon ennemi afin de reprendre un élan pour le frapper plus fort. A mes yeux, cet ennemi était clairement défini et il portait un nom célèbre : le droit de servage.*

position – claire et forte – peut étonner de la part d’un garçon d’à peine vingt ans. D’autant que les souvenirs de certains des contemporains d’Ivan Tourguéniev sèment le doute à ce sujet, par exemple ceux de Bernhard von Üxküll qui, dans les mémoires sur son ancien camarade à l’Université de Berlin, écrit ce qui suit :

В 1839—1840 годах Тургенев ничем особенным не выдавался, но был преисполнен самых идеальных взглядов и надежд относительно будущего преуспевания и развития своего великого отечества. Во всех наших беседах он никогда не сходил с чисто исторической почвы, и я не слышал, чтобы он когда-либо высказывал горячие надежды или желания по поводу отмены крепостного права, как многие ныне утверждают<sup>405</sup>.

Voilà qui remet en question les déclarations faites par Tourguéniev concernant ce même point dans son introduction aux *Souvenirs de vie et de littérature*. Comment expliquer cette divergence d’opinions ? S’agit-il d’une erreur de la part de von Üxküll ou Tourguéniev amplifia-t-il son point de vue lors de l’écriture des lignes ci-dessus ? Ni l’un, ni l’autre, sans doute. Dans ses mémoires, le baron Üxküll-Fikkel ne fait que se rappeler les faits tels qu’ils lui étaient accessibles en apparence, concernant la participation du futur écrivain aux débats sur la destinée de la Russie qui animaient les cercles d’étudiants russes à Berlin. Si cette participation était plutôt timide, cela tenait sûrement – en partie – à la présence des personnalités très charismatiques dans l’entourage de Tourguéniev à l’époque. En effet, Bakounine, Stankevitch, Bélinski, membres du même cercle que Tourguéniev et von Üxküll, étaient tous des interlocuteurs de taille – « Я ходил туда молчать, разиня рот, и слушать »<sup>406</sup>, écrivit Tourguéniev plus tard dans ses souvenirs sur Nikolai Stankevitch -, et on croit volontiers que face à de tels compagnons de conversation, le jeune Tourguéniev, dont la personnalité était encore en train de se former à l’époque, était plutôt dans l’écoute que dans la prise de parole.

En commentant sa décision de se tourner vers l’Europe dès son jeune âge, dans l’avant-propos cité ci-dessus, Tourguéniev mentionne des faits qui avaient eu lieu plusieurs dizaines d’années plus tôt, « En guise d’introduction » ayant été écrit en 1868. Ce recul de trente ans qu’il prit pour évoquer ses souvenirs le poussa, sinon à idéaliser les événements en question, au

---

<sup>405</sup> Б. Икскуль-Фиккель, « Иван Сергеевич Тургенев в 1839-1882 гг. »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах*, Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, Издательство Художественная литература, Москва, 1969, с. 76 : *Dans les années 1839-1840 Tourgueniev ne se distingua par rien de particulier, mais il était rempli des meilleurs espoirs et regards quant au futur épanouissement de sa grande patrie. Dans toutes nos discussions, il ne départait jamais du terrain purement historique et je ne me souviens pas l’avoir entendu nourrir des espoirs ou des désirs intenses quant à la suppression du droit de servage, comme beaucoup l’affirment aujourd’hui.*

<sup>406</sup> И.С.Тургенев, « <Воспоминания о Н.В.Станкевиче> », *op. cit.*, с. 294 : *J’y allais me taire et écouter bouche bée.*

moins à les généraliser. Cette raison précise nous incite à croire que les lignes citées plus haut concernant la décision de Tourguéniev, de se tourner vers l'Europe et les valeurs qu'elle véhiculait pour mieux appréhender la réalité russe, se rapportent également à la résolution, pourtant chronologiquement ultérieure, d'aller s'installer en Europe. Dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, Henri Granjard fait quant à lui remarquer au sujet de ce départ de Tourguéniev pour l'Europe : « [...] son exil, pour n'être pas politique comme celui de Herzen, Ogorev ou Bakounine, n'en résulte pas moins d'une incompatibilité foncière entre ses idées et les conditions d'existence que permettait sa patrie »<sup>407</sup>. Ainsi qu'on peut le constater à la lecture de ces différents souvenirs et opinions, le désaccord intime entre les opinions de Tourguéniev et le mode de vie et le régime en vigueur en Russie jusqu'en 1861 fut une des raisons qui contribuèrent à la décision prise par l'écrivain de s'exiler en Europe en 1847. Les sentiments envers Pauline Viardot, la situation familiale difficile qui régnait au sein de la famille Tourguéniev, le refus de la situation politique et sociale en Russie – ce sont toutes ces raisons qui poussèrent, à parts égales, Tourguéniev à quitter la Russie.

### Après la « mer germanique », une immersion française

Entre 1847 et 1850, Tourguéniev vécut en Europe, parcourant différents pays et s'attardant çà et là au gré des déplacements de la famille Viardot et de ses propres moyens financiers, parfois précaires vu la décision de Varvara Tourguéniéva de ne plus envoyer de l'argent à son fils. Ivan Tourguéniev se mit en route à la mi-janvier 1847 et se dirigea directement à Berlin, où Pauline Viardot se produisait. Il séjourna dans cette ville jusqu'en mai de la même année, après quoi il se rendit à Dresde, toujours aux côtés des Viardot. Au début du mois de juin, Tourguéniev déménagea à Salzbourg, où il passa quelque temps en compagnie de ses amis Pavel Annenkov et Vissarion Béliński, séjournant dans la ville thermale dans une ultime tentative de soigner la phtisie qui lui serait fatale un an plus tard. Les pérégrinations de Tourguéniev s'enchaînèrent alors comme suit : Londres, en juillet 1847, sans doute pour entendre chanter une fois de plus Pauline Viardot ; France et notamment Paris - en automne 1847, en hiver 1847-1848 et durant une bonne partie de 1848 ; Tourguéniev entreprit ensuite, en octobre 1848, un voyage vers le Sud *via* Lyon, Valence, Avignon, Nîmes, Arles vers Marseille, Toulon, Hyères. Il rentra dans la capitale française fin octobre 1848 et y resta jusqu'en juin 1849 avant de se retirer – à court de ressources financières – à la campagne, dans

---

<sup>407</sup> Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 106.

le calme du château des Viardot à Courtavenel, gracieusement mis à la disposition de leur ami russe par les propriétaires. Tourguéniev y passa tout l'été, avant de revenir à Paris d'où il repartit, en juin 1850, vers la Russie, non sans être passé par Courtavenel au printemps de cette même année, juste avant son départ.

On constate que durant son séjour prolongé en Europe, entre 1847 et 1850, Tourguéniev fit un véritable plongeon dans la culture européenne, très différent de ce qu'il avait pu expérimenter entre 1838 et 1841 alors qu'il étudiait à l'Université de Berlin. Premièrement, parce que ce séjour-ci portait un caractère particulièrement prolongé : en effet, jamais auparavant l'écrivain n'était resté coupé de son pays de naissance durant une aussi longue période – trois ans au total. Deuxièmement, parce que la majeure partie de ce séjour européen s'était déroulé en France, un pays qu'il avait commencé à découvrir dès 1845, lors d'un voyage à travers les différentes régions françaises, du mois de mai au mois de novembre.

Dans la mesure où, à peine quelques années auparavant, ce pays d'Europe de l'Ouest ne semblait pas du tout séduire l'étudiant Tourguéniev, il ne nous reste qu'à supposer que cet intérêt soudain envers le pays de Voltaire ait été un « effet Viardot », lié à l'amitié qui liait désormais Tourguéniev au couple Viardot et surtout à son amour pour Pauline. Enfin, parce que durant les trois années que l'écrivain passa en Europe entre 1847 et 1850, l'entourage de Tourguéniev n'était plus constitué principalement de compatriotes, comme c'était le cas entre 1838 et 1841. Certes, Ivan Tourguéniev fréquenta, durant l'époque susmentionnée et à différentes occasions, Annenkov, Herzen, Bélinski, mais ce furent désormais des représentants d'autres cultures qui constituaient son cercle rapproché, famille Viardot en tête. Or, il faut dire que les Viardot formaient un couple multiculturel : Louis, un Français, expert de l'Espagne, de son histoire et de sa littérature, et Pauline, d'origine espagnole, issue d'une famille de musiciens et élevée dans le monde universel de l'art. Les deux époux parlaient plusieurs langues étrangères, lisaient beaucoup – des lettres européennes -, et voyageaient énormément, le métier de Pauline les obligeant à se déplacer dans toute l'Europe. Les Viardot devaient incarner, dans l'esprit de Tourguéniev, le modèle d'un couple moderne, libre, cultivé. Dès 1843 et jusqu'à sa mort, l'écrivain passa beaucoup de temps aux côtés de ses amis franco-espagnols, habitant souvent non loin d'eux – comme à Baden-Baden dans les années 1860, ainsi qu'à Londres au début des années 1870 – ou même parfois dans leur propre maison, comme cela fut parfois le cas en France.

Étant donné les liens étroits qui se tissèrent progressivement entre Tourguéniev et les Viardot dès 1843, on peut supposer que cette proximité put exercer une certaine influence sur la façon dont Tourguéniev envisageait, à partir du moment où il commença à les côtoyer, les

représentants des cultures autres que la russe et appréhendait la notion de l'Autre et de l'Ailleurs. En tout cas c'est ce que sous-entend Henri Granjard qui, en 1966, nota dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps* l'idée suivante, en parlant des sentiments que Tourguéniev éprouva durant toute sa vie envers Pauline Viardot : « On ne saurait sous-estimer l'influence de cette liaison sur l'évolution idéologique de Tourguéniev. Il vécut, dès lors, les yeux toujours tournés vers l'Occident, et surtout vers la France, la patrie d'élection de Pauline Viardot. Il trouva de nouvelles raisons, bien convaincantes, celles-là, d'aimer tout ce qui venait de l'Ouest »<sup>408</sup>. Bien sûr, en écrivant ses lignes, Granjard faisait référence avant tout à la façon dont les idéaux occidentalistes se formaient et se confirmaient dans le chef de Tourguéniev dans les années 1840, mais la même chose pourrait être soutenue, à notre sens, au sujet de l'évolution du rapport à l'Autre culturel dans l'esprit de l'écrivain, à une rectification près, car Pauline Viardot n'était pas la seule, selon nous, à influencer la façon dont Ivan Tourguéniev envisageait, à partir de 1843, la figure de l'Autre: son mari y fut également pour beaucoup étant donné les liens d'amitié qui avaient tissés entre les deux hommes durant cette période.

## 2. UN PEUPLE EN CACHE UN AUTRE : l'altérité vue par Tourguéniev à travers sa correspondance entre 1847 et 1850

### Des remarques bien ciblées

Les lettres d'Ivan Tourguéniev écrites à la fin des années 1840, et plus précisément lors de son immersion dans la culture française en 1847-1850, reflètent l'évolution de la vision de l'altérité chez l'écrivain. Tout comme par le passé, Tourguéniev fait de fréquentes références à différentes cultures, notamment au caractère bien spécifique des représentants des peuples qu'il était ou avait été amené à côtoyer. On peut même dire que la correspondance de Tourguéniev de cette période fourmille littéralement d'observations concernant les particularités de la mentalité des peuples européens – ces « choses qu'on est convenu de nommer profondes à propos de la différence du caractère national »<sup>409</sup>, comme il ironise, dans une de ses missives, de l'une des comparaisons entre les Allemands et les Français qui s'imposa à lui dans cette même lettre.

---

<sup>408</sup> Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 128.

<sup>409</sup> Lettre à L. et P. Viardot, 10 (22) juillet 1847, Londres.

Fait particulièrement frappant, les références aux différences culturelles que l'on peut lire en abondance dans la correspondance de Tourguéniev au cours de cette période sont toutes contenues dans les lettres adressées par l'écrivain aux Viardot. Cela s'explique en partie par le fait que sur les lettres datant de 1847-1850 conservées jusqu'à nos jours<sup>410</sup>, soixante-six au total, trente-sept sont adressées aux époux Viardot et principalement à Pauline. Étant donné la prédominance de la correspondance entretenue avec eux, il est mathématiquement plus probable que ce soit précisément dans ces billets-là que les références en question se trouvent principalement. Mais il ne s'agit pas là, à notre sens, de la seule et unique raison, car pour la période en question, seules les lettres aux Viardot comportent les références aux différentes cultures qui nous intéressent ici : on n'en trouve aucune dans celles adressées aux autres connaissances russes et étrangères de l'écrivain. Pauline et Louis, couple franco-espagnol, avaient eux aussi parcouru l'Europe, et ils étaient assurément, aux yeux de Tourguéniev, plus réceptifs que la plupart de ses autres amis aux réflexions d'ordre culturel. C'est certainement pour cette raison que les récits épistolaires de l'écrivain, adressés aux Viardot, se trouvent fréquemment entrecoupés de remarques au sujet des différentes nationalités. C'est en Russe séjournant à l'étranger s'adressant à des personnes sensibles au multiculturalisme que Tourguéniev les entretenait des différences culturelles lorsque cela tombait à propos, ce qui arrivait finalement fréquemment.

Aussi, même si Tourguéniev parle de représentants de différents peuples européens dans sa correspondance, ce sont surtout les Allemands et les Français qui sont le plus souvent objet de divers commentaires. Les autres peuples, que l'écrivain connaît beaucoup moins bien, les Anglais, par exemple, se retrouvent moins souvent dans sa ligne de mire, et lorsque Tourguéniev se lance dans une quelconque remarque à leur sujet, celle-ci se limite à une vision purement stéréotypée. Par exemple, c'est pour parler du temps – de la pluie ou du soleil peu généreux qu'il pouvait observer là où il se trouvait – que Tourguéniev évoque le plus souvent les Anglais et l'Angleterre<sup>411</sup>. Alors que le caractère et les habitudes des Allemands et des Français suscitent fréquemment de nombreuses parenthèses analytiques.

---

<sup>410</sup> И.С. Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах, Письма, Том первый, 1831-1849, op.cit.*, с. 219-340.

<sup>411</sup> Lettre à P. Viardot, 17 (29) avril 1848, Paris.

## Les Allemands, ces Autres désormais familiers

Ainsi, l'une des nations régulièrement mentionnée dans la correspondance de Tourguéniev – en particulier dans celle datant de la veille et du début de son exil européen, c'est-à-dire rédigée dans les années 1846 et 1847 – est celle des Allemands. Les sentiments qu'Ivan Tourguéniev nourrit durant toute sa vie envers ce peuple ne sont plus à démontrer aujourd'hui<sup>412</sup> : après avoir découvert les trésors de la langue et de la littérature allemande dans son enfance, après avoir suivi une partie de son cursus universitaire à Berlin, Tourguéniev apprit à connaître les Allemands et leur culture et à apprécier le caractère national allemand droit et rigoureux. La correspondance de l'écrivain datant de la période qui nous occupe ici confirme cette attitude bienveillante de Tourguéniev vis-à-vis de l'Allemagne et des Allemands. Dans une de ses lettres à Pauline Viardot du 3 (15) décembre 1846, Tourguéniev écrit avoir rencontré à Saint-Pétersbourg le compositeur et pianiste Adolph von Henselt, un homme d'un très grand talent, selon lui, mais aussi « [...] tout à fait bon et aimable ; une excellente nature d'Allemand »<sup>413</sup>. Cette réflexion permet de nuancer quelque peu la façon dont Tourguéniev se représentait, à l'époque, les traits caractéristiques du bon Allemand, à savoir l'amabilité et la bonne éducation.

Une autre appréciation, moins directe celle-ci, au sujet des Allemands, découle de la lettre de l'écrivain russe à Pauline Viardot de novembre 1846 où Tourguéniev conseille à la chanteuse, en train de répéter « Iphigénie » en Allemagne, de relire attentivement le drame homonyme de Goethe : les Allemands connaissent presque tous par cœur cette œuvre, met-il en garde la cantatrice, et ils en tirent l'essentiel de leur représentation de ce personnage<sup>414</sup>. La nation allemande produit de grandes œuvres artistiques, les Allemands en étaient conscients et fiers, et Tourguéniev, qui avait passé plusieurs mois à les côtoyer lors de ses études universitaires, le savait bien. « Du reste, la tragédie de Goethe est certainement belle et grandiose, et la figure qu'il a tracée est d'une simplicité antique, chaste et calme – peut-être

---

<sup>412</sup> De nombreuses recherches furent menées, par le passé, au sujet des liens unissant Tourguéniev à l'Allemagne, le rapport que l'écrivain entretenait avec ce pays, entre autres : Brang Peter, « Tourguéniev et l'Allemagne » dans *Cahiers de Ivan Tourgueniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1983, N°7, p. 73-82 ou Natov Nadine, « L'image de l'Allemagne dans les œuvres de Tourguéniev » dans *Cahiers de Ivan Tourgueniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1977, N°7, p. 83-100 ou Томан И.Б., « И.С.Тургенев и немецкая культура »// *Тургеневский сборник*, Выпуск 1, К 180-летию со дня рождения И.С.Тургенева, Тургеневское общество, Русский путь, Москва, 1998 ou encore Данилевский Р.Ю., Тиме Г.А., « Германия в повестях "Ася" и "Вешние воды" »// *И.С.Тургенев. Вопросы биографии и творчества*, ред. Алексеев М.П., Наука, Ленинградское отделение, Ленинград, 1982, с. 80-95.

<sup>413</sup> Lettre à P.Viardot, 3 (15) décembre 1846, Saint-Pétersbourg.

<sup>414</sup> Lettre à L. et P.Viardot, 8 (20) novembre 1846, Saint-Pétersbourg.

trop chaste et calme, surtout pour vous, qui (grâce à Dieu) nous venez du Midi »<sup>415</sup>, précise-t-il un peu plus loin dans la même lettre. Goethe créa donc une Iphigénie aux traits bien spécifiques ; dans sa version du drame, il sut recréer, selon Tourguéniev, un personnage véritablement antique – authentique et vertueux. Lorsqu'on connaît l'amour pour l'Antiquité de l'écrivain, on saisit qu'il s'agit là d'un compliment de taille de la part de l'écrivain. Si le peuple allemand adopta à ce point cette version du drame (puisque presque tous les Allemands le connaissent par cœur), ce n'est pas seulement par patriotisme mais également parce qu'une telle représentation d'Iphigénie correspond, dans une certaine mesure, à leur caractère national, tout de simplicité et de droiture selon lui.

Patriotes, droits, les Allemands sont également, dans la représentation de Tourguéniev, des modèles de patience, de rigueur et de discipline – une image figée, dans l'esprit de l'écrivain, dès son premier long séjour en Europe. Loin de considérer cette particularité de la mentalité des Allemands comme un défaut, Tourguéniev pense néanmoins que le sens de la discipline et cet omniprésent besoin de contrôle qui caractérisent parfois les représentants de la nation allemande, peuvent les empêcher d'exceller dans certains domaines où le manque de spontanéité est un obstacle, par exemple dans l'art théâtral. Ainsi, en juillet 1847, Tourguéniev fait-il rapport à Pauline Viardot de la prestation de l'une de ses concurrentes, Mlle Lind, dont il avait pu apprécier le jeu dans *Robert le Diable*, à Londres :

Mlle Lind [...] est une cantatrice charmante, faisant certaines choses mieux que personne, mais... mais... Je n'ai pas besoin de dire quoi mais. Cependant, je vais essayer : mais elle n'est pas tragédienne, mais elle a la voix bien fatiguée, mais elle joue un peu à l'allemande...<sup>416</sup>

Une autre lettre de l'écrivain à Pauline Viardot, rédigée deux ans plus tard, le 27 juin (9 juillet) 1849, apporte des précisions quant au sens qu'il donnait à l'expression « jouer à l'allemande » : tout en commentant un des spectacles qu'il avait eu l'occasion de voir quelques jours plus tôt, l'écrivain ne peut s'empêcher de s'exclamer au sujet d'un des acteurs un peu trop zélé dans son jeu : « [...] Marie se démenait lourdement et consciencieusement – (s'il y a eu des Allemands dans la salle, il y dû leur plaire) »<sup>417</sup>. « Jouer à l'allemande » signifie donc, pour lui, jouer de façon trop contrôlée et un peu forcée, sans parvenir à s'abandonner à son rôle, sans grande émotion. Bien sûr, ce genre de commentaires de l'écrivain doit être interprété avec beaucoup de précaution car il ne faut pas perdre de vue le fait que les comptes rendus des différents

---

<sup>415</sup> Lettre à L. et P. Viardot, 8 (20) novembre 1846, Saint-Pétersbourg.

<sup>416</sup> Lettre à L. et P. Viardot, 10 (22) juillet 1847, Londres.

<sup>417</sup> Lettre à P. Viardot, 27 juin (9 juillet) 1849, Paris.

spectacles et opéras, si fréquents dans les lettres de Tourguéniev adressées à Pauline Viardot et son mari, portent souvent un caractère subjectif : rédigés à l'attention de la cantatrice absente de Paris car engagée dans quelque autre opéra européen et qui, par ailleurs, avait du mal, à cette époque, suite à des luttes de couloir, à percer sur la scène parisienne, ces commentaires étaient appelés non seulement à rendre compte des prestations de ses concurrents (et surtout de ses concurrentes) mais également, dans une certaine mesure, à faire plaisir à la destinataire, à la rassurer.

Il n'en reste pas moins que ces deux appréciations permettent de mettre le doigt sur plusieurs choses. Premièrement, elles démontrent que Tourguéniev, tout en appréciant la rigueur, la droiture et la discipline des Allemands, considérait également que, dans certains domaines, ces mêmes traits étaient susceptibles, selon lui, de montrer leurs limites. Il semble en tout cas se montrer impartial dans l'appréhension de cette nation ou en tout cas ne pas limiter sa vision à leurs seules qualités. Deuxièmement, ces jugements témoignent du fait que la connaissance des Allemands par Tourguéniev avait atteint, à cette période, un degré suffisamment élevé pour pouvoir servir de référence. Les commentaires de Tourguéniev au sujet des Allemands vacillent entre généralisations et analyse subjective des traits de caractère qu'il avait pu déceler chez les représentants de ce peuple à l'occasion de différents contacts qu'il avait eus avec lui. Sans chercher, la plupart du temps, à donner une caractéristique complète et détaillée de la mentalité des Allemands – point besoin de le faire par ailleurs, tant lui-même et sa correspondante connaissent bien ce peuple –, Tourguéniev évoque souvent les Allemands dans ses lettres, ceux-ci lui servant désormais d'un point de référence fréquent lorsqu'il s'agit pour lui de découvrir un autre peuple qu'il côtoie assidûment entre 1847 et 1850, à savoir les Français.

### **Les Allemands vs les Français : lorsqu'un peuple en cache un autre**

Cette période d'immersion totale de l'écrivain dans la culture française (au sens large de ce terme) était synonyme pour Tourguéniev de découverte des Français et de la vie en France sous tous ses aspects. Le quotidien, les habitudes vestimentaires et les mœurs en général – rien n'échappait à Ivan Tourguéniev qui – un fait à ne pas oublier ni à négliger – hésitait, à cette époque, à s'installer en Europe et plus vraisemblablement en France, Louis et Pauline Viardot y ayant élu résidence à titre permanent. Et quoi de plus naturel, lorsqu'on s'appête à découvrir, en pratique, cette fois-ci, et non pas à travers une lecture et quelques œuvres d'art, un peuple de l'intérieur et sous toutes ses coutures, que de le comparer sans cesse à un autre peuple qu'on

connaît déjà très bien. C'est là que les Allemands, leur mentalité et leurs pratiques du quotidien, si familières à Tourguéniev, entrent en jeu et aident l'écrivain à mieux se repérer dans le labyrinthe des différences culturelles propres aux Français et au « riant pays de France »<sup>418</sup>.

Un bel exemple d'une telle comparaison entre deux nations – allemande d'un côté, et française de l'autre – se trouve dans la lettre qu'Ivan Tourguéniev adressa à Pauline Viardot de Courtavenel en juillet 1849<sup>419</sup>. En manque de moyens, l'écrivain s'était réfugié durant tout l'été 1849, dans le domaine des Viardot dans la Brie, où il écrivait beaucoup, mais aussi où il partait tous les jours, à l'occasion des diverses promenades, à la découverte de la vie de la campagne française, seul et armé de sa curiosité naturelle et du sens de l'observation très aiguisé qui lui était propre. Dans la lettre en question, Tourguéniev raconte à Pauline sa première expérience de fête de village en France, réalisée peu avant à Pécy, un village voisin. Dès le début de son récit, Tourguéniev se met à comparer cette récente découverte avec ce qu'il avait pu expérimenter en Allemagne, cette comparaison intervenant, dans un premier temps, dans l'appréciation de l'impression générale que la fête à Pécy avait produit sur lui : « [...] j'avoue qu'elles [les fêtes de village françaises] sont loin d'être aussi jolies et aussi pittoresques qu'en Allemagne », mentionne-t-il au début de son compte-rendu. Place aux détails ensuite : concernant la musique d'abord. En Allemagne, soutient l'écrivain, la musique est toujours passable – « [...] les Allemands jouent rarement faux [...] » - contrairement à ce qu'il put constater à la fête à Pécy où l'espèce d'accompagnement musical produit par « l'infernal orchestre » composé de « quatre gaillards avinés » avait pour effet de faire venir de « grosses larmes froides » aux yeux du public. Et la comparaison – pas très flatteuse pour les Français, il faut l'avouer – ne s'arrête pas à ce seul point. Tourguéniev trouve les danses pratiquées par les Allemands de plus grande qualité et offrant plus de diversité par rapport à ce qu'il put voir en France : « En Allemagne on a la valse, le galop, tandis qu'ici [...] on se trémousse lourdement et gauchement avec des mouvements d'épaules et de genoux parfaitement niais ou bien l'on tache d'imiter le cancan ». Les habits des participants à la fête offraient à l'œil observateur de l'écrivain un autre parallèle avec ce qu'il avait pu expérimenter en Outre-Rhin, où les habitants avaient su, selon lui, conserver la couleur nationale de leur costume tandis que les villageois français, non contents d'avoir adopté, en guise de tenue de fête, de vulgaires redingotes et des robes de villes, offraient un spectacle digne de plusieurs exclamations : « [...] quelles redingotes ! Quelles tailles montant jusqu'au cou et quels collets surplombant la tête ! Quels chapeaux ! quels gilets et surtout quels faux-cols ! » ou encore : « Les robes des femmes [...]

---

<sup>418</sup> Lettre à P. Viardot, 28 mai (9 juin) 1849, Paris.

<sup>419</sup> Lettre à P. Viardot, 11 (23) juillet 1849, Courtavenel.

ont l'air tout à fait morne : vieux et neuf à fois ; neuf, car on ne les met qu'une fois l'an, vieux, car il y a longtemps qu'elles sont faites – et puis rester des années enfermées dans un gros coffre – cela ne rajeunit pas ».

Toutes ces remarques et comparaisons désavantageuses pour les Français pourraient faire croire à la déception de l'écrivain dans son expérience des fêtes « à la française ». Il n'en est cependant rien ; au fil du récit, on sent la double satisfaction de Tourguéniev face à sa découverte qui, d'un côté, lui fournit une occasion de se familiariser avec les pratiques festives villageoises en France – *via* le crible des expériences similaires qu'il put vivre en Allemagne – et d'un autre côté, lui permet d'étudier une foule de figures humaines : des jeunes filles venues de ville, des bourgeois, des vieux, des « importants du village », un Don Juan vieillissant local, etc. « [...] tous ces gens si mal fagotés dansaient de si bon cœur, il y avait tant de gaîté sur les visages, la soirée était si belle, les enfants si émerveillés et si heureux que ma foi ! j'ai fini par trouver tout charmant », conclut finalement Tourguéniev.

Cette description de la fête à Pécy est d'autant plus intéressante que, non seulement elle dévoile le mécanisme de la découverte des Autres chez Tourguéniev à cette époque – à partir d'un élément connu, les Allemands, leurs coutumes, leurs habitudes, etc. dans ce cas précis, vers un élément nouveau, c'est à dire les Français – ; elle est également symptomatique du regard que Tourguéniev portait, à l'époque, sur la France et les Français – un regard curieux et un peu critique à la fois.

### Paris – Courtavenel : un séjour chargé de découvertes

Sur les trois années passées en France, de juillet 1847 au juin 1850, Tourguéniev se partagea essentiellement entre Paris, où il séjourna la plupart du temps (juillet 1847 – septembre 1848, fin octobre 1848 – début juin 1849, octobre 1849 – avril 1850, début mai – début juin 1850), et Courtavenel, qui accueillit l'écrivain en automne 1847, brièvement en été 1848 mais surtout entre juin et septembre 1849 ainsi qu'un peu au printemps 1850, avant son départ en Russie. Durant le même laps de temps, l'écrivain fit quelques escapades à Boulogne (en juillet 1847), à Bruxelles (début février 1848 et début avril 1849), à Versailles (fin décembre 1848) et effectua un périple vers le Sud de la France – par Lyon et Valence, vers Marseille et l'Hyères, en octobre 1848.

Au gré de ces différents séjours et déplacements à travers la France, Tourguéniev se plut à découvrir ce pays qu'il connaissait si peu auparavant et que l'amour envers Pauline et l'amitié naissante avec Louis Viardot lui donnaient envie de connaître mieux. En fonction des

endroits où l'écrivain séjournait, les différentes facettes de la vie dans ce pays se dévoilaient à lui.

Qu'il se trouvât en ville ou à la campagne, Tourguéniev mettait son temps à profit pour sillonner les environs. À Paris, il parcourait la ville à l'occasion de ses promenades quotidiennes<sup>420</sup> et se familiarisait avec ses curiosités – les Tuileries<sup>421</sup>, le Jardin d'Hiver<sup>422</sup>, la place de la Concorde, etc. Il n'hésitait pas non plus à plonger dans l'univers bouillonnant de la capitale française et à participer à sa vie culturelle, Paris offrant à ses habitants et ses visiteurs une multitude de divertissements. Ainsi, l'écrivain se rendait fréquemment au théâtre – et ces sorties faisaient invariablement l'objet de comptes rendus rédigés à l'attention de Pauline Viardot – à l'Opéra de Paris<sup>423</sup>, bien sûr, mais aussi au théâtre du Gymnase<sup>424</sup>, à l'Opéra-Comique<sup>425</sup>, au Palais-Royal<sup>426</sup> ou encore aux Italiens<sup>427</sup>. Il visitait également – plus rarement car l'amateur d'art plastique sommeillait encore en lui à l'époque – quelques musées ou expositions, et notamment le Salon dont il fit le rapport à Pauline Viardot dans une des lettres d'avril 1848<sup>428</sup>. Il tâchait de ne pas négliger sa vie sociale et fréquentait, à l'occasion, quelques salons mondains<sup>429</sup>, en particulier des salons musicaux comme celui organisé certains dimanches par Manuel Garcia, le frère de Pauline<sup>430</sup>. La vie politique française battant son plein à l'époque et étant si différente de ce que l'écrivain avait pu connaître jusqu'alors en Russie et même en Allemagne, il suivait assidûment l'actualité française et parisienne et tâchait, dans la mesure du possible, d'y prendre part, en tant que spectateur bien sûr ; Tourguéniev, loin d'être un homme d'action en ce qui concerne la politique en général, cherchait néanmoins à suivre de près les événements qui venaient bouleverser la scène politique européenne, ce dont témoignent plusieurs de ses lettres<sup>431</sup>. À Paris, Tourguéniev avait aussi à cœur de parfaire son instruction : il apprenait la langue espagnole<sup>432</sup>, ce qui lui permettait non seulement de lire les chefs-d'œuvre de la littérature ibérique<sup>433</sup> mais aussi de se rapprocher davantage de Pauline Viardot et de sa

---

<sup>420</sup> Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.

<sup>421</sup> Lettre à P. Viardot, 2 (14) décembre 1847, Paris.

<sup>422</sup> Lettre à P. Viardot, 5 (18) décembre 1848, Paris.

<sup>423</sup> Lettre à P. Viardot, 14 (26) novembre 1847, Paris.

<sup>424</sup> Lettre à P. Viardot, 7 (19) novembre 1847, Paris.

<sup>425</sup> Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.

<sup>426</sup> Lettre à P. Viardot, 13 (25) décembre 1847, Paris.

<sup>427</sup> Lettre à P. Viardot, 23 décembre 1847 (4 janvier 1848), Paris.

<sup>428</sup> Lettre à P. Viardot, 17 (29) avril 1848, Paris.

<sup>429</sup> Lettre à P. Viardot, 23 décembre 1847 (4 janvier 1848), Paris.

<sup>430</sup> Lettre à P. Viardot, 6 (18) décembre 1848, Paris.

<sup>431</sup> Lettre à P. Viardot, 6 (18) décembre 1848, Paris ; Lettre à P. Viardot, 20 avril (2 mai) 1848, Paris et surtout celle à Lettre à P. Viardot, 3 (15) mai 1848, Paris ou encore celle adressée à L. Viardot le 12 (24) mai 1848 de Paris.

<sup>432</sup> Lettre à P. Viardot, 7 (19) novembre 1847, Paris ; Lettre à P. Viardot, 6 (18) décembre 1848, Paris.

<sup>433</sup> Lettre à P. Viardot, 7 (19) décembre 1847, Paris.

famille ; il lisait beaucoup, comme à l'accoutumée, en particulier des auteurs français - Diderot<sup>434</sup>, Michelet<sup>435</sup>, Sand<sup>436</sup>, Pascal<sup>437</sup>, de Maistre<sup>438</sup>, etc. Mais surtout, Tourguéniev écrivait énormément. Cette époque parisienne fut une des plus prolifiques de sa vie en termes de la création littéraire. « [...] toute la matinée je travaille »<sup>439</sup>, rapporte Tourguéniev dans une lettre à Pauline Viardot du décembre 1847 dans laquelle il décrit son emploi du temps à Paris. Plusieurs ouvrages sortirent effectivement de la plume de l'écrivain ou furent projetés par lui à cette époque.

Lorsque la vie en ville devenait pesante pour lui et que la nature venait à manquer à cet amoureux de la campagne, Tourguéniev prenait le chemin des faubourgs, comme Ville-d'Avray<sup>440</sup> par exemple. Mais c'est à Courtavenel, le domaine familial des Viardot, que Tourguéniev aimait à se rendre le plus souvent, à la recherche de la compagnie de ses amis franco-espagnols (et surtout de celle de Pauline, bien sûr) lorsque ceux-là séjournèrent dans leur domaine, mais aussi du calme et du contact avec la nature dont il pouvait jouir pleinement à Courtavenel. Ce domaine lui offrait un cadre de travail idéal et le nombre de ses œuvres y virent le jour, notamment certains récits des *Mémoires d'un chasseur*.

La vie que l'écrivain menait à Courtavenel à l'occasion des différents séjours qu'il y effectua entre 1847 et 1850, était bien différente de sa vie à Paris, quoique non moins remplie. « Depuis trois jours que je suis seul à Courtavenel, écrivait Tourguéniev à Viardot en juillet 1849, - eh bien je vous jure que je ne m'ennuie pas. Le matin je travaille – beaucoup, je vous prie de le croire et je vous en fournirai la preuve – je me promène – je déjeune à 9 h., je dîne à 6 – le soir je lis – je ne me couche jamais avant dix heures »<sup>441</sup>. Tourguéniev écrivait effectivement beaucoup à l'époque, ainsi que nous venons de le dire ; il faisait des promenades, partait parfois à la chasse mais aussi veillait sur le domaine, en particulier sur l'entretien du jardin, n'hésitant pas à s'en occuper personnellement, comme en témoigne une lettre du 7 (19) juillet 1849, dans laquelle il décrit la bataille sans merci qu'il avait livrée contre les joncs en train d'envahir les fossés du château.

En parcourant la correspondance d'Ivan Tourguéniev expédiée de France entre 1847 et 1850, on perçoit que, même si l'écrivain semble avoir connu, par moments et pour divers

---

<sup>434</sup> Lettre à P. Viardot, 7 (19) novembre 1847, Paris.

<sup>435</sup> Lettre à P. Viardot, 2 (14) décembre 1847, Paris.

<sup>436</sup> Lettre à P. Viardot, 6 (18) décembre 1848, Paris.

<sup>437</sup> Lettre à P. Viardot, 18 (30) avril 1848, Paris.

<sup>438</sup> Lettre à P. Viardot, 18 (30) avril 1848, Paris.

<sup>439</sup> Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.

<sup>440</sup> Lettre à P. Viardot, 19 avril (1 mai) 1848, Paris.

<sup>441</sup> Lettre à P. Viardot, 7 (19) juillet 1849, Courtavenel.

raisons (besoin de s'isoler pour travailler, séjours à la campagne parisienne, diverses indispositions, etc.), des périodes où son rythme de vie ralentissait significativement – « Je tourne à l'ours ; je ne sors presque jamais de ma chambre [...] »<sup>442</sup>, écrivait-t-il par exemple de Paris à Pauline Viardot en décembre 1847, par exemple – il y mena néanmoins une vie bien remplie la plupart du temps : à chaque fois qu'il le pouvait et où qu'il se trouvât, Tourguéniev partait à la découverte des lieux, il cherchait à être témoin de différents événements historiques – culturels et politiques – dont la vie française et parisienne n'était pas avare alors. En bon amateur d'art et d'histoire, il profita pleinement de son séjour à Paris pour se familiariser avec les trésors architecturaux et muséaux de la capitale française ; amoureux du théâtre et des belles lettres, il suivit assidûment les nouveautés théâtrales et littéraires. Pour ce qui est des événements politiques qui marquèrent l'histoire de la France à l'époque, inutile de dire que, originaire d'un pays dominé depuis plusieurs centaines d'années par la monarchie absolue, il les suivait avec un intérêt soutenu, observant, par exemple, d'aussi près que possible – *via* les journaux mais aussi en se rendant personnellement sur place – les différents événements qui bouleversèrent la France en 1848.

### Tourguéniev et son rapport complexe à la France : mauvais endroit, mauvais moment...

Étant donné la durée et le caractère apparemment plaisant de son séjour en France entre 1847-1850, on aurait pu imaginer que Tourguéniev finit par tomber sous le charme de ce pays. Pourtant, les choses étaient bien plus complexes en réalité. Malgré la richesse et la diversité des événements et des activités qui l'y attendaient, l'écrivain était loin d'envisager les choses uniquement sous leur plus beau jour et savait se montrer critique. Son courrier de l'époque nous en fournit de multiples preuves. Par exemple, en mai 1848, alors qu'une crise politique secoue le pays, Tourguéniev pointe du doigt, dans sa lettre à Viardot, le comportement des législateurs français dont l'indécision dans la gestion de la crise en question le laisse perplexe<sup>443</sup>. Tout comme il s'interroge sur l'attitude – indifférente et cynique – des marchands parisiens face aux mêmes événements : allant et venant dans la foule rassemblée devant le parlement, sans se préoccuper des bouleversements en cours, ils continuaient leur imperturbable commerce, « [...] avides, contents et indifférents, ils avaient l'air de pêcheurs amenant un filet bien chargé », dit-il à leur propos dans le même courrier. Dans un autre billet, adressé à Louis Viardot celui-ci, Tourguéniev s'étonne de la fausseté des informations véhiculées dans la presse française, au

---

<sup>442</sup> Lettre à P. Viardot, 7 (19) novembre 1847, Paris.

<sup>443</sup> Lettre à P. Viardot, 3 (15) mai 1848, Paris.

sujet de la fête de la Concorde, censée, selon les journalistes, avoir été très réussie : « La fête du 21 mai a été, malgré ce qu'en ont dit les journaux et les proclamations, horriblement froide», tient à rectifier Tourguéniev. « Peu d'ouvriers, beaucoup de provinciaux, de curieux, peu ou point d'enthousiasme, encore moins de gaîté ; quelle fête de la *Fraternité*, de la *Concorde* ! »<sup>444</sup>. Dans la même lettre, Tourguéniev déplore, auprès de son ami dont il partage les convictions politiques, le manque de franchise et de courage de la part des hommes politiques français lors de la crise qui éclata en Pologne au printemps 1848 : les parlementaires français choisirent de s'abstenir de toute intervention militaire en faveur de la Pologne, une attitude tout à fait indigne, selon Tourguéniev, qui la commente dans les termes suivants : « On parle de la reconstitution de la Pologne – l'Assemblée l'a votée – et personne ne souffle mot de la Russie, M. Lamartine tout le premier. Cette puissance y est cependant diablement intéressée. J'avais cru que sous la République on ne ferait plus de ces mensonges-là »<sup>445</sup>. Ces lignes laissent transparaître une certaine déception que Tourguéniev dut éprouver en suivant la succession des événements politiques à cette époque. Il faut dire que Tourguéniev, qui, un an plutôt, quittait la Russie dans l'espoir de trouver en Europe un monde plus libérale et plus juste, arriva en France à un mauvais moment, car le pays était en train de vivre des instants difficiles. Après une période d'un calme relatif, la France était secouée par une crise économique, sociale et politique. Les mauvaises récoltes avaient entamé l'équilibre de l'économie française, la grandissante classe ouvrière était en train de sombrer dans la pauvreté, le chômage était sans précédent, la population exigeait une loi électorale alors que le gouvernement, Guizot et ses ministres, appuyé par le roi Louis-Philippe I<sup>er</sup>, s'obstinait à maintenir le cap, ce qui avait finalement amené à leur renversement. Les lettres que nous venons de citer furent toutes rédigées par Tourguéniev lors d'une période transitoire, instable et peu reluisante, pour l'histoire du pays, alors que l'administration se trouvait entre les mains de la Commission exécutive issue de l'Assemblée (François Arago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine et Ledru-Rollin, etc.) : un gouvernement dépassé par les événements. L'atmosphère générale était extrêmement tendue, la tournure que prenaient les événements en cours dans le pays, n'avait pas de quoi séduire Tourguéniev, d'où ses commentaires quelques peu désabusés sur ce qu'il était en train de vivre et de voir autour de lui, en ce printemps 1848.

Les performances artistiques des Français, tous domaines confondus, sont souvent soumises elles aussi à des observations désapprobatrices de la part de Tourguéniev. La visite du Salon, par exemple, en avril 1848, déçoit l'écrivain : première grande exposition de peinture

---

<sup>444</sup> Lettre à L. Viardot, 12 (24) mai 1848, Paris.

<sup>445</sup> Lettre à L. Viardot, 12 (24) mai 1848, Paris.

après la Révolution de février 1848, ce Salon devait illustrer, selon Tourguéniev, le changement fondamental que le bouleversement du régime avait apporté aux mentalités des Français. Une seule œuvre – un Delacroix – sut attirer l’œil de l’écrivain russe et satisfaire son sens esthétique : « Du reste – rien. Quelle triste exposition pour inaugurer la République ! »<sup>446</sup>, s’exclame Tourguéniev à ce sujet. Là aussi, les circonstances exceptionnelles jouèrent en défaveur de la France, aux yeux de Tourguéniev : au milieu de la débâcle politique, le gouvernement provisoire en charge de la gestion des affaires de la République nouvellement fondée, décida de maintenir le Salon de la peinture, un événement annuel très attendu par le grand public, mais abolit le passage jadis obligé, pour les peintres désireux d’exposer leurs œuvres au Salon, devant un jury académique compétant<sup>447</sup>. Cette mesure, pourtant acclamée par les artistes, produisit un résultat désastreux quant à la qualité artistique de l’ensemble des œuvres exposées ce qui n’omit pas à provoquer des réactions virulentes de la part des visiteurs. « Les quolibets, les rires injurieux, les huées même se sont succédé. Le ridicule avait fait une émeute »<sup>448</sup> - voici le commentaire que fit Frédéric de Mercey, peintre et critique d’art, dans son compte rendu de l’ouverture du Salon, faisant écho de l’opinion générale sur la question. Ivan Tourguéniev qui était visiblement du nombre des premiers visiteurs de l’exposition n’avait aucune chance d’apprécier sa visite.

Pour ce qui est de l’art théâtral, les déceptions s’accumulent ici aussi au fil des sorties dont l’écrivain prit l’habitude de faire les comptes rendus à Pauline Viardot. Certes, quelques spectacles auxquels Tourguéniev assista à Paris entre 1847 et 1850, méritèrent quelques compliments de sa part, mais sans grand enthousiasme dans l’ensemble : *Didier, l’honnête homme* de Scribe, représentée en novembre 1847 est qualifiée de « parfaitement manigancée »<sup>449</sup> par l’écrivain, comme quelques éléments de certaines autres représentations – leur musique ou le *libretto* ou encore le jeu d’un ou de plusieurs acteurs – trouvent parfois quelque charme aux yeux de Tourguéniev, qui se montre par ailleurs extrêmement critique par rapport aux divers spectacles qu’il lui est donné de voir. Les comptes rendus épistolaires des diverses sorties de l’écrivain regorgent de remarques plus critiques les unes que les autres. Ainsi, l’opéra *Jérusalem* crée par Verdi spécialement pour Paris, pourtant acclamé par le grand public en automne 1847, ne produit pas une très grande impression sur Tourguéniev<sup>450</sup> ; le

---

<sup>446</sup> Lettre à L. Viardot, 17 (29) avril 1848, Paris.

<sup>447</sup> Gérard-George Lemaire, *Histoire du Salon de peinture*, Paris, Klincksieck, 2004, p. 128.

<sup>448</sup> Cité d’après Gérard-George Lemaire, *Histoire du Salon de peinture*, Paris, Klincksieck, 2004, p. 129.

<sup>449</sup> Lettre à P. Viardot, 8 (20) novembre 1847, Paris.

<sup>450</sup> Lettre à P. Viardot, 15 (27) novembre 1847, Paris.

*libretto* de l'opéra *Haydée* d'Auber, représenté au début de l'année 1848, est triste et faux<sup>451</sup>, selon lui ; le *Robert Macaire*, une pièce d'Antier est « mal faite et ignoble »<sup>452</sup>, etc., etc., etc. Cette liste pourrait être prolongée à l'infini. Et même si, lors de l'examen de ces remarques, il s'agit de tenir compte de leur caractère souvent un peu subjectif, l'aversion fréquente de Tourguéniev envers ce que le théâtre français pouvait proposer à l'époque reste toute de même évidente et ne passe pas inaperçue. Pour Tourguéniev, les Français manquent tout simplement de goût en matière artistique. C'est en tout cas l'impression générale qui ressort de la correspondance de l'écrivain. Le 15 (27) novembre 1847, Tourguéniev adresse à Pauline Viardot les lignes suivantes, en guise de conclusion à son commentaire de l'opéra *Jérusalem*, dont il était question un peu plus haut, et qui, décidément, ne trouva pas la moindre grâce aux yeux de l'écrivain : « Le succès n'a pas été si grand qu'on aurait dû le croire, vu le nombre de chevaux et de danseuses qu'on a exhibés ; - il est notoire qu'en fait de musique les Français aiment les chevaux et les mollets des danseuses »<sup>453</sup>. Et il termine par cette exclamation qui – on suppose – dût faire plaisir à la destinataire : « Non, Madame, ne chantez pas à Paris ; ce n'est pas votre place ». Et voici quelques autres extraits des comptes rendus théâtraux de Tourguéniev. Le premier fut rédigé quelques jours seulement après la critique de *Jérusalem* par Tourguéniev qui, à la fin du mois de novembre de la même année, put assister à *Cléopâtre*, pièce de Madame de Girardin, et commente comme suit le spectacle :

Hier, j'ai vu « Cléopâtre ». Je ne comprends plus rien aux Parisiens. Je trouve cette pièce insupportable, prétentieuse, fatigante, fausse, criarde [...] et cependant elle a du succès. [...] Cléopâtre commence par faire empoisonner un esclave qui lui a demandé la mort pour une heure de bonheur et roucoule ensuite pour Antoine, pendant trois grands actes, comme une Parisienne énervée... et fort indécente, malgré tout !<sup>454</sup>

Le deuxième extrait, celui d'une lettre rédigée une semaine plus tard, parle de la performance de la cantatrice Marietta Alboni que Tourguéniev avait pu écouter dans un autre opéra : « À propos de musique, j'ai entendu Mlle Alboni dans « Sémiramide ». Elle y a eu un *très grand succès* »<sup>455</sup>. Mais Tourguéniev, contrairement à l'opinion générale, estima la prestation de la chanteuse – la rivale de Viardot – médiocre, sa voix lui sembla « molle », son jeu lui parut « nul ». Toutes ces remarques pourraient sembler inspirées par le seul souci de faire plaisir à

---

<sup>451</sup> Lettre à P. Viardot, 23 décembre 1847 (4 janvier 1848), Paris.

<sup>452</sup> Lettre à P. Viardot, 20 avril (2 mai) 1848, Paris.

<sup>453</sup> Lettre à P. Viardot, 15 (27) novembre 1847, Paris.

<sup>454</sup> Lettre à P. Viardot, 19 novembre (1 décembre) 1847, Paris

<sup>455</sup> Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.

Pauline Viardot et donc relativement peu pertinentes. Elles ne sont effectivement pas totalement dénuées de subjectivité. Cela dit, après avoir dressé la liste de tous les défauts de Mlle Alboni, Tourguéniev précise : « Les Parisiens en sont enchantés ». Cette dernière observation fait écho aux comptes rendus précédents de Tourguéniev qui, de toute évidence, reste persuadé qu'en matière de théâtre, le public parisien a décidément des goûts bien extravagants et n'est pas capable, selon lui, d'apprécier ni une musique de qualité, ni la finesse de la prestation des chanteurs. Ce qui fait un bon opéra à Paris, estime Tourguéniev, c'est l'*effet* produit par un spectacle, les Parisiens étant friands avant tout d'une scène richement décorée, des costumes d'acteurs somptueux, d'un chant imposant dans un style « ample », etc.

Les trois exemples en question proviennent tous de la correspondance datée de la même période, c'est-à-dire de la fin de l'année 1847 ; mais l'opinion de Tourguéniev sur ce point reste inchangée quelques années plus tard également, en 1850, à en juger par la lettre suivante qui commente le jeu de la même Mlle Alboni dans *Le Prophète* : « [...] son succès est grand, quoique pas aussi grand que pourraient faire croire les journaux »<sup>456</sup>, explique l'écrivain qui, comme à l'accoutumée, se livre ensuite à l'énumération des détails de la prestation de la chanteuse qui, selon lui, ne fait que copier – et copier mal – ce que Pauline Viardot faisait dans le même rôle : le chant d'Alboni lui semble insignifiant, son jeu manque d'émotion, plusieurs scènes sont faibles et écourtées, etc. Ce n'est cependant pas ce que la presse laissa entendre, déplore Tourguéniev dans sa lettre et, après avoir critiqué la chanteuse vedette, il s'en prend au public et aux critiques français : « Les Français sont cependant de grands badauds : vous lirez dans les journaux des phrases telles que celles-ci : sobriété de geste, etc. – Tout cela c'est des bêtises... ». Quelque temps plus tard, Tourguéniev écrit au sujet d'un autre opéra parisien mettant en vedette Rachel Félix : « J'ai vu Mlle Rachel dans « Angelo » ; elle y est médiocre et la pièce est détestable. Mais les costumes de Mlle Rachel sont magnifiques »<sup>457</sup>. *Angelo*, une superproduction à succès, ne parvint pas non plus, ainsi qu'on peut le voir, à convaincre Tourguéniev.

Tous ces commentaires ont une chose en commun : en critiquant les différentes pièces et prestations auxquelles il avait pu assister, Tourguéniev ne fait pas que relever les défauts que tel ou tel opéra représentait à ses yeux ; il conteste les goûts du public français qui, de toute évidence, ne correspondent pas du tout aux siens. Il se situe systématiquement en opposition par rapport à ce groupe de personnes qui forment le public parisien, les considérant comme les Autres, et donc différents de lui. Cette opposition n'est pas purement culturelle, elle est plus

---

<sup>456</sup> Lettre à L. et P. Viardot, 2 (14) mai 1850, Paris.

<sup>457</sup> Lettre à P. Viardot, 9 (21) juin 1850, Paris.

large puisqu'elle confronte les personnes ayant un bon goût en matière d'art – auxquelles l'écrivain s'associe – et celles qui en sont dépourvues. Il se trouve simplement que, dans le propos de Tourguéniev, les Parisiens font partie de cette dernière catégorie. Ce défaut seul suffit à générer l'antipathie du mélomane russe pour les goûts parisiens ; dans sa correspondance, Tourguéniev ne semble effectivement pas toujours apprécier son séjour dans la capitale française. Dans certaines de ses lettres, l'écrivain laisse échapper quelques exclamations un peu boudeuses comme celle-ci, exprimée à Pauline Viardot, en tournée en Allemagne : « Ce que vous me dites de l'effet qu'a produit sur vous le « Joseph » de Méhul – me fait bien vivement regretter qu'on ne puisse l'entendre ici ; dans ce grand diable de Paris on ne donne que de grands diables d'opéras comme « Jérusalem »... »<sup>458</sup>. À la lumière des commentaires de Tourguéniev au sujet des différentes représentations cités plus haut, le contenu général de cette dernière remarque n'étonne guère – le fait que la ville de Paris, malgré la diversité et la richesse de sa vie théâtrale, n'arrivait pas à satisfaire les besoins esthétiques de l'écrivain russe, en tout cas à l'époque, semble évident. Ce qui est nouveau, en revanche, c'est le dépit et l'énervement qui transparaissent dans ces lignes. Le « grand diable de Paris » est un qualificatif qui aurait pu être considéré comme relativement anodin mais qui prend un caractère plus tranché, selon nous, dans le contexte d'autres expressions dont l'écrivain gratifie la capitale française comme celle-ci, lancée dans une lettre à Viardot à la fin de l'année 1848 : « Il y doit y avoir dans l'air de Paris quelque chose de désagréable à mes nerfs. Ce scélérat de Paris ! »<sup>459</sup>. Mais il s'empresse d'ajouter : « Je l'aime cependant ». Nous verrons plus loin que la relation que Tourguéniev entretint avec Paris était faite de paradoxes. Il s'agissait d'une relation compliquée qu'il serait difficile de décrire par quelque schéma standard, tant la combinaison d'émotions que cette ville suscitait chez l'écrivain à différents stades de sa vie, était complexe et sans cesse changeante ; les quelques citations ci-dessus traduisent le début de cette espèce de rapport amour-haine.

En ces années 1847 – 1850, une époque quelque peu difficile pour les Français, la France peine à convaincre Tourguéniev : ni son régime politique, qui aurait pourtant pu, en d'autres temps, convenir à l'esprit libéral de l'écrivain<sup>460</sup>, ni sa capitale réputée pour son patrimoine historique et culturel, ni le fait d'être le pays des Viardot (facteur important !) n'arrivent à empêcher Tourguéniev d'envisager ce pays sous un angle – tantôt légèrement, tantôt extrêmement – critique. Le paysage du pays ne le séduit pas toujours non plus alors que, par exemple, de passage à Lyon en octobre 1848, Tourguéniev lance dans une des lettres à Pauline :

---

<sup>458</sup> Lettre à P.Viardot, 7 (19) décembre 1847, Paris.

<sup>459</sup> Lettre à P.Viardot, 29 décembre 1848 (10 janvier 1849), Versailles.

<sup>460</sup> Г.С. Кнабе, *op. cit.*, c. 100.

« La route n'a pas offert un grand intérêt, décidément la France n'est pas belle. Passe encore le Bourbonnais avec ses montagnes et ses ravins, qui singent un peu les Alpes – mais la plate et sèche Beauce, la triste Sologne, le mélancolique Berri – on n'a pas grand plaisir à voir ces pays-là »<sup>461</sup>. Arrivé à Hyères une semaine plus tard, l'écrivain, qui a pourtant toutes les raisons de pouvoir profiter de la beauté des lieux que la fenêtre de sa chambre offre à son regard – une plaine verdoyante, des arbres exotiques, des collines et une mer d'un bleu azur – n'y arrive pas, les conditions météorologiques l'empêchant de jouir pleinement de cette vue. Une occasion supplémentaire pour Tourguéniev de soupirer : « Tout cela serait charmant, n'était pas la pluie qui ne cesse de tomber depuis quatre jours »<sup>462</sup>. Au sujet de son passage, quelques jours plus tôt, par la ville de Toulon, Tourguéniev ne peut s'empêcher de faire remarquer à sa correspondante : « Je suis arrivé à Toulon de grand matin, après un voyage assez désagréable, par de mauvais chemins. – Toulon est une assez jolie ville, pas trop sale, ce que veut beaucoup dire en France »<sup>463</sup>, la pluie automnale ne l'aidant pas vraiment à apprécier ni son séjour, ni son voyage. Seule le contact avec la nature française arrive – parfois – à adoucir le regard de l'écrivain qui ne cesse de rechercher son contact : à Paris, il trouve le calme et un peu de verdure dans le parc des Tuileries ; sa promenade dans les bois près de Ville-d'Avray le plonge dans un état de grâce et de réflexion<sup>464</sup> – « J'ai passé plus de quatre heures dans les bois – triste, ému, attentif – absorbant et absorbé », écrivit-il à Pauline ; la face changeante de la mer qu'il pouvait admirer à Toulon l'intrigue et le surprend<sup>465</sup>. Bien sûr, le domaine de Courtavenel, son parc et ses environs, lui procurent une sorte de répit après le tumulte parisien. « Il n'y a pas d'endroit sur la terre que j'aime à l'égal de Courtavenel »<sup>466</sup>, écrira-t-il à Louis Viardot plus tard, en juin 1850, à quelques heures de son départ pour la Russie.

### Tourguéniev en France : candidat à l'exil, nostalgique du passé et observateur extérieur

Totalement désintéressé par la France avant 1843, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Tourguéniev se montre sévère envers le pays lors de son long séjour sur le territoire français entre 1847 et 1850. Ce fait aurait pu nous conforter dans l'idée qu'Ivan

---

<sup>461</sup> Lettre à P.Viardot, 2 (14) octobre 1848, Lyon.

<sup>462</sup> Lettre à P.Viardot, 8 (20) octobre 1848, Hyères.

<sup>463</sup> Lettre à P.Viardot, 8 (20) octobre 1848, Hyères.

<sup>464</sup> Lettre à P.Viardot, 19 avril (1 mai) 1848, Paris.

<sup>465</sup> Lettre à P.Viardot, 8 (20) octobre 1848, Hyères.

<sup>466</sup> Lettre à L.Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.

Tourguéniev ne partageait pas la francophilie de la plupart de ses compatriotes. Mais la réalité dut être un peu plus complexe que cela pourrait sembler à première vue.

Durant son séjour en France à la fin des années 1840, Ivan Tourguéniev envisageait de s'installer définitivement dans ce pays – intention qu'il confessa plusieurs années plus tard à Polevoi (« В 1848-м году он [Тургенев] совсем было решился оставить Россию и остаться за границей »<sup>467</sup>). Ce projet était tout à fait sérieux, même s'il ne fut pas mené à terme. Ainsi, dans une des lettres de Tourguéniev à Viardot, datée de 1848, pouvons-nous lire des propos indirectement révélateurs des intentions de l'écrivain à ce sujet : tout en commentant le manque de volonté politique de la part des membres de l'Assemblée nationale face à la crise de mai 1848, Tourguéniev soutient avoir été édifié par « l'irrésolution de *nos*<sup>468</sup> nouveaux législateurs » - la forme du pronom possessif choisi par l'écrivain trahissant le degré de son implication dans les événements dont il était témoin. Il ne s'agit pas, à notre sens, d'un simple lapsus mais de l'expression d'une mutation quant au sentiment d'appartenance chez Tourguéniev, à la suite de la difficile décision de changer de pays qu'il venait ou qu'il était en train de prendre à l'époque. Son séjour en France n'avait rien d'une excursion touristique et le regard que Tourguéniev posait sur les lieux et sur les personnes qui l'entouraient à différents moments et dans différents endroits n'était pas celui d'une personne en villégiature : il étudiait attentivement la France et ses habitants et essayait de se projeter dans ce qui allait peut-être devenir sa nouvelle vie, d'où probablement l'accumulation des remarques critiques à l'égard de la France et des Français.

Du reste, lorsqu'on connaît le penchant – pour ne pas dire l'amour – de Tourguéniev pour le passé, et surtout pour l'Antiquité, cette époque qui représentait à ses yeux la fleur de l'âge des nations européennes<sup>469</sup>, les opinions mitigées que l'écrivain formule au fil de ses lettres au sujet de la France paraissent moins étonnantes. La nostalgie pour le passé, riche en événements et porteur, en son temps, de grandes choses en terme de civilisation, en opposition avec le présent, vide de sens et de contenu, transparaît régulièrement dans la correspondance de Tourguéniev de cette période. « En général, depuis quelque temps, je me détourne de plus en plus du temps présent ; - il est vrai qu'il offre peu d'attrait ; je me jette à corps perdu dans le passé », écrit Tourguéniev à Pauline Viardot dès décembre 1847<sup>470</sup>. Considérant, depuis toujours et en bon élève de Bélinski, que la création artistique et littéraire était le miroir de son époque, c'est dans la pauvreté de la production esthétique de la société européenne

---

<sup>467</sup> Lettre à Piotr Polevoi, 17 (29) octobre 1873, Paris : *En 1848 il [Tourguéniev] décida de quitter la Russie et de s'établir définitivement à l'étranger.*

<sup>468</sup> Je souligne. *O.G.*

<sup>469</sup> Lettre à P. Viardot, 8 (20) juillet 1849, Courtavenel.

<sup>470</sup> Lettre à P. Viardot, 7 (19) décembre 1847, Paris.

contemporaine que l'écrivain entrevoit le reflet de la médiocrité de son temps, du moins quant aux civilisations de l'Europe occidentale. Or, ni le théâtre, ni les belles lettres de la France ne semblent fournir à Tourguéniev ne fût-ce qu'un seul exemple invalidant ce point de vue. « Décidément il paraît que le temps des génies forts et bien portants est passé », soupire l'écrivain dans une autre lettre<sup>471</sup> regrettant que la Nature ne se montre pas davantage généreuse avec leur génération car seules les médiocrités, pense-t-il, trouvent assez de force et de voix pour se faire connaître et se faire remarquer, alors que les esprits fins et talentueux succombent à la faiblesse et à l'oisiveté. « [...] pourquoi nos pères ont-ils été plus heureux que nous? », finit-il par s'exclamer plus loin. Pourquoi les jeunes talents sont-ils incapables de produire une grande œuvre, à l'instar de leurs prédécesseurs : « Pourquoi n'y a-t-il plus rien de spontané, de primesautier, de fort en un mot ? Que signifie cette absence de sang et de sève ? » - une question rhétorique, à laquelle Tourguéniev se refuse à répondre. Et cette même idée de manque de vigueur, de talent et de courage de la part de la génération européenne contemporaine à l'écrivain refait souvent surface dans sa correspondance de 1847-1850 : Tourguéniev tantôt se plaint de devoir se contenter de lire des œuvres qui ne sont ni inspirées ni inspirantes – « [...] les ouvrages qu'on fait aujourd'hui puent la littérature [...] »<sup>472</sup>, tantôt ne comprend pas la raison pour laquelle la jeune génération, aussi exaltée soit-elle dans ses intentions, se trouve incapable de traduire cette exaltation dans un mouvement fort et sincère, tant elle manque d'esprit et d'instinct<sup>473</sup>, etc. etc. Ainsi, la France et sa civilisation, considérées par Ivan Tourguéniev à travers le prisme du temps (passé/présent) et de l'espace (Europe contemporaine vieille et pourrie/jeunes nations barbares mais pleines d'avenir), n'avaient que peu de chances de conquérir le cœur de l'écrivain à cette époque.

On remarque, au fil de la lecture de la correspondance de Tourguéniev de cette période, que l'écrivain qui, pourtant, ne ménageait pas ses efforts pour mieux connaître la vie et le caractère des Français, reste néanmoins quelque peu en retrait par rapport à ceux-ci. La correspondance de l'époque mentionne fréquemment les différentes personnes qu'il rencontrait çà et là mais à aucun moment l'écrivain ne donne l'impression d'un sentiment d'appartenance à ce milieu de Français qu'il observait pourtant de si près: que ce soit au milieu de la foule des citoyens venus protester devant le bâtiment de l'Assemblée, au milieu d'une fête de village à Pécy ou dans un café à Versailles entouré des bourgeois locaux<sup>474</sup>, Tourguéniev porte un regard

---

<sup>471</sup> Lettre à P. Viardot, 15 (27) novembre 1847, Paris.

<sup>472</sup> Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.

<sup>473</sup> Lettre à P. Viardot, 5 (17) janvier 1848, Paris.

<sup>474</sup> Lettre à P. Viardot, 29 décembre (10 janvier) 1848, Paris.

exclusivement extérieur sur ce qui se passe autour de lui. Ses lettres remplies de comptes rendus théâtraux, de récits de promenades, de détails d'événements divers auxquels l'écrivain avait personnellement assisté, dévoilent une personne qui, malgré les efforts qu'elle déploie pour mieux connaître son pays d'accueil et ses habitants, ne peut s'empêcher de se sentir étrangère à tout ce qui l'entourait.

Les seules personnes auxquelles Tourguéniev semble – à travers ses lettres – avoir eu envie d'être associé – parmi tous les étrangers dont il était entouré en permanence – c'étaient les Viardot, dont le foyer chaleureux compensait, autant que faire se peut, le vide qui se formait dans la vie de l'écrivain à la suite de l'éclatement de sa propre famille restée en Russie. Lorsque, en juin 1850, Ivan Tourguéniev prit la décision de regagner l'Empire russe, ce n'est pas sans déchirement ni peine qu'il quitta le territoire français. « Je sais maintenant ce que doit ressentir une plante qu'on arrache du sol ; elle avait poussé des racines de tous côtés – en toute sécurité – et voilà que tout est brisé et rompu... »<sup>475</sup>, écrivit-il quelques heures avant son départ. Les lettres que l'écrivain envoya en juin 1850 à ses amis Viardot sont pleines de regrets de devoir quitter le pays qu'il avait mis trois ans à découvrir : Tourguéniev tantôt se compare lui-même à une plante déracinée, comme ci-dessus, tantôt à un émigrant en partance pour l'Amérique<sup>476</sup>. Mais la tristesse qu'il exprime dans ces billets, ce n'est pas à la séparation d'avec la France qu'il l'attribue mais plutôt à la séparation d'avec ceux qui sont progressivement devenus sa famille :

Pour moi, je n'ai pas besoin de vous promettre de penser souvent à vous ; je ne ferai pas autre chose ; je me vois d'ici, assis seul sous les vieux tilleuls de mon jardin, le visage tourné vers la France et murmurant tout bas : où sont-ils, que font-ils maintenant ? – Ah ! je sens bien que je laisse mon cœur ici.<sup>477</sup>

« Je laisse mon cœur ici » sous-entend, bien sûr, « ici avec vous ». C'est par ces mots que Tourguéniev concluait un de ses billets d'adieu adressés aux Viardot. C'est par ces mots aussi que se terminait son long séjour français.

---

<sup>475</sup> Lettre à P. et L. Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.

<sup>476</sup> Lettre à P. Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.

<sup>477</sup> Lettre à P. Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.